inv. 149.

# Chronique

## Paul GAUGUIN

A Charles Morice.

Infiniment j'aime les poètes. Infiniment ! Poésie est croyance.

Parmi les figures de Gauguin, les saints, petites gens, les naïfs bas-des-hanches des anciennes cathédrales. Son Christ est désabusé. Nouveau parmi les nouveaux, il pense. Bien loin ainsi de ceux qui lui ressemblent, paraissent lui ressembler. Sur son œuvre on se penche.

Dans ses paysages, la ligne trace des routes où l'esprit chemine obéissant. La ligne froide, les courbes molles, les enlacements, les sillons tracés, abandonnés, repris...

Des harmonies, que n'explique pas l'immédiat voisinage. Il ne révèle pas aisément son secret, l'artiste aux lèvres scellées !

Harmonieux, par des caresses qu'il sait. Impression qui donne la sensation douce d'un contact ; charme que l'on voudrait

les Abonnements sans frais. L'abonnement est rem

DIRECTION ET RÉDACTION

32-34, Galerie Vivienne

exprimer dans une pensée pure d'où sort
rajeunissement des mots.

Mon respect, sans tendresse, va à ce pou
voir, issu du fier désir de faire entendre à
mon âme un mystique langage digne d'elle.

C'est un grand gars, un peu courbé sou
le faix. Il sourit ainsi que le martyr. Le
flammes sont des fleurs, des langues aussi
et les brûlures, des baisers lancinants.

Il n'a rien à me dire, je sais.

Il passe dans la beauté grave d'une dé
marche lente, avec une allure de grand
piéton lassé. Loin, bien loin de ceux qu
lui ressemblent ! Ces savants qui « décom
posent la lumière », ces artistes dont l'atelie
est un laboratoire. Ah ! les savants de ce
savoir-là !... Physiciens, chimistes !

Le creuset de Gauguin est le cerveau.

Sensible — innocent — brave — haut
— fervent.

Quand je l'ai rencontré, je l'ai reconnu
Je l'avais vu à Bruges, à Gand, à Londres
au Louvre dans les tableaux de Sainteté
Ce n'est pas l'homme à genoux, l'homme
aux mains jointes, c'est le bon chevalier
qui extasié, contemple la Sainte.

Il adore et vénère, tel ce bon chevalier.

Jean Dolent.

* *

Le dimanche 22 fé

Mb227

À ma fille Aline, ce cahier est dédié.

Notes éparses, sans suite comme les Rêves, comme la Vie toute faite de morceaux.

Ces méditations sont un reflet de moi même

Elle aussi est une sauvage... elle me comprendra - Mes pensées lui seront-elles utiles ? N'importe - ainsi qu'elle aime son père, qu'elle le respecte, je lui donne un souvenir.

Dans maints passages de morale acceptée aujourd'hui on autre, Qui a raison ? La foule ou moi - Mystère

En tous cas, Aline a Dieu merci la tête et le cœur assez haut placés pour ne pas s'effaroucher - se corrompre au contact du cerveau démoniaque que la nature m'a donné.

La foi et l'Amour sont de l'Oxygène - Eux seuls font vivre -

Notes d'Edgard Poë -

Aux rêveurs à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités.

Si j'étais appelé à définir très brièvement le mot (art) je l'appellerai la reproduction de ce que les sens perçoivent dans la nature à travers le voile de l'âme.

L'imitation de la nature, quelqu'exacte qu'elle soit, n'autorise personne à prendre le titre sacré d'artiste. Les grappes de Zeuxis n'avaient rien d'artistique si ce n'est à vol d'oiseau, et même le rideau de Parrhasius ne parvenait pas à cacher ce qu'il manquait de génie à ce peintre. J'ai parlé du voile de l'âme; quelque chose de pareil nous paraît indispensable en art. Nous pouvons toujours doubler la beauté d'un paysage en le regardant les yeux à demi-clos. Les sens perçoivent quelquefois trop peu, ils perçoivent toujours trop.

C'est la matière qui est l'esclave de l'artiste; elle lui appartient, le génie, sans doute, s'est manifesté en la choisissant.

Dans les grandes intelligences, l'ambition n'est que négative. Elle lutte, travaille, crée, non pas parcequ'il est désirable de surpasser les autres, mais parcequ'il est insupportable de le surpasser quand on se sent capable de l'être. Je ne puis m'empêcher de penser que les plus grands esprits, ceux qui perçoivent le mieux la vanité de la gloriole humaine, se sont satisfaits de demeurer muets et inconnus. Comme cela a lieu en chimie il arrivera assez souvent dans cette chimie de l'intelligence que l'association de deux éléments donne un corps qui ne possède nullement les propriétés de ses composants. Aussi le domaine de l'imagination est illimité. Il comprend tout l'univers. Même avec le laid, elle fabrique la beauté, qui est à la fois son seul objet et sa pierre de touche imposcable.

La parfaite harmonie d'une oeuvre imaginative lui fait souvent tort aux yeux des sots en leur donnant l'illusion de la facilité.

Celui-là seul est artiste, qui peut appliquer heureusement ses préceptes les plus abstrus. Les invectives contre l'originalité procèdent de personnes à la fois vulgaires et hypocrites. Le sot qui professe de dédaigner l'originalité fait preuve plutôt de cette haine honteuse qu'éprouve un homme pleurant une supériorité, à laquelle il ne peut atteindre.

Il n'y a pas de beauté exquise sans quelque étrangeté dans les proportions.

Ôtez cet élément, étrange, inattendu, nouveau original et tout le charme idéal de la beauté disparaîtra du coup, nous perdons l'inconnu le vague, l'incompris et nous en ressentons le manque. Nous perdons en un mot, tout ce qui peut rendre la beauté terrestre semblable à la beauté céleste. Il y a à parier, dit Chamfort, que toute idée publique, toute convention reçue est une sottise; car elle a plu au plus grand nombre.
Ceci est bien, dit Epicure, précisément parce ceci déplaît à la foule.

—

Ne Soyez avare que du titre d'ami
Que de gens se croient des esprits forts
en prétendant que Peut-être deux et
deux ne font pas quatre.

Tout se pardonne - Rien ne s'efface
ce qui a été toujours Sera.
Seul a beaucoup aimé celui dont l'amour
n'a pas été payé de retour -
Aimez puis d'abord, je t'aimerai ensuite.
commence et qui finira le premier -

de Richard Wagner -

L'idée de l'union féconde de tous les Arts remonte à des époques déjà lointaines de notre histoire; elle répond au besoin éprouvé par notre race de se remémorer le noble mystère de ses origines et le haut espoir de ses destinées, de se soustraire aux pensers égoïstes, aux stériles amertumes de la vie matérielle, de se retrouver, en un mot, comme en un miroir, idealisée, spiritualisée, ramenée à sa plus pure essence, et s'animant en cette contemplation de son élément divin de sentir sa foi fortifiée et son courage ranimé

J'y vois surtout dominer la nécessité de secouer un joug artistique chaque jour plus pesant, un besoin d'indépendance intellectuelle parvenu à l'état aigu. On ne peut se mentir à soi-même, se résigner à l'impuissance, consentir lâchement à perdre pour vivre les raisons de vivre.

Je veux être heureux, et celui-là seul l'est qui est libre; mais celui-là

Seul est libre qui est ce qu'il peut être et par conséquent, ce qu'il doit être. Il s'ensuit que celui qui satisfait à l'intime nécessité de son être est libre, parcequ'il sent qu'il s'appartient, parceque tous ses actes correspondent à sa nature, à ses réelles éxigences tandisque celui qui obéit à une nécessité extérieure au lieu d'obéir à sa nécessité intérieure, subit une contrainte .... il n'est pas libre, il est esclave, il est malheureux.

nous acquerrons la force d'accomplir notre oeuvre avec le temps, si nous apprenons à nous reconnaître et nous grouper comme les disciples d'une religion nouvelle, et si nous nous fortifions en notre foi par une mutuelle affection.

La nature de la femme est l'amour; mais cet amour est celui qui conçoit, et qui, dans la conception, se donne sans retour. La femme n'atteint sa pleine individualité qu'au moment où elle se donne. — Sans âme jusqu'à ce qu'elle en reçoive une par l'amour d'un homme. Et la vraie femme aime sans condition, parcequ'il faut qu'elle aime.

Je crois en la sainteté de l'esprit et en la vérité de l'art un et indivisible... je crois que cet art est de source divine et qu'il vit dans le cœur de tous les hommes illuminés par la lumière céleste; je crois qu'après avoir goûté les sublimes délices de ce grand art, on lui est fatalement et pour jamais voué, on ne peut le ~~renier~~ renier; je crois que tous, par son entremise, peuvent parvenir à la béatitude.

Je crois en un jugement dernier, où seront condamnés à des peines terribles tous ceux qui, en ce monde auront osé trafiquer de l'art sublime et chaste, tous ceux qui l'auront souillé et dégradé par la bassesse de leurs sentiments, par leur vile convoitise pour les jouissances matérielles. Je crois qu'en revanche les disciples fidèles du grand art seront glorifiés, et qu'enveloppés d'un céleste tissu

de rayons de parfums, d'accords mélodieux, ils retourneront se perdre, pour l'éternité, au sein de la divine source de toute harmonie.

---

Ne fais pas à Autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse — C'est bien peu exiger de l'homme de bien, et ce n'est pas une raison — parcequ'il ne fait pas le mal — c'est un homme de bien —
Mieux vaudrait dire — Fais à autrui ce que tu voudrais que l'on te fasse.

N'est-ce pas un faux calcul que de sacrifier tout aux enfants et n'est-ce pas priver la nation du génie de ses membres les plus actifs.?
Vous vous sacrifiez pour votre enfant qui lui à son tour devenu homme se sacrifiera ainsi de suite. Il n'y aura plus que des sacrifiés. Et la bêtise durera longtemps —

Il est bon pour les jeunes gens d'avoir un modèle, mais qu'ils tirent le rideau sur lui pendant qu'ils le peignent.
Paroles de Zumbul-Zadi.
Il dit aussi — Ne finissez point trop, une impression n'est point assez durable pour que la recherche de l'infini d'abord faite après coup ne nuise au premier jet ainsi vous en refroidissez la lave et d'un sang bouillonnant, vous en faites une pierre — Fait-elle un rubis rejetez la loin de vous —

(R. Schumann) Ecoutez toujours les chansons du peuple, elles vous donneront le caractère national —

La femme veut-être libre — C'est son droit — Et assurément ce n'est pas l'homme qui l'en empêche. Le jour où son honneur ne sera plus placé au dessous du nombril, elle sera libre. Et peut-être aussi mieux portante —

Il ne faut confondre. Savoir bien dessiner et avoir un beau dessin.
Etre instruit et être intelligent cela fait 2.

Etre intelligent et ne pas être un sot
cela fait encore 2.
Etre orgueilleux et être vaniteux. Encore
une autre différence -

J'ai connu la misère extrême,
c'est à dire Avoir faim avoir froid et
tout ce qui s'en suit. Ce n'est Rien
ou presque rien, on s'y habitue et
avec de la volonté on finit par en rire.
Mais ce qui est terrible dans la misère
c'est l'empêchement au travail, au
développement des facultés intellectuelles.
à Paris surtout, comme dans les grandes
villes, la course à la monnaie vous prend
les 3/4 de votre temps, la moitié de
votre énergie. Il est vrai que par
contre la souffrance vous aiguise le génie
Il n'en faut pas trop cependant. Sinon
elle vous tue.

avec beaucoup d'orgueil j'ai fini par
avoir beaucoup d'énergie et j'ai voulu
Vouloir!
L'orgueil est-il une faute et faut-il le
développer. Je crois que oui. C'est
encore la meilleure chose pour lutter
contre la bête humaine qui est en nous.

J'ai rencontré durant mon
existence bien des merdeux. Mais pas
un comme le petit Bernard: partout
où vous allez vous êtes sûr de mettre
votre pied dans une de ses ordures. Il
chie dans tous les coins. —

Chez Maman, la seule personne en
habit quand on dinait c'était le domestique
et il ne comprenait pas ce qu'on y disait,
chez le gouverneur à Tahiti la seule perso
qui ne soit pas en habit c'est le domestique
et personne n'écoute les traits d'esprit du
Taratata si ce n'est le domestique qui sourit
Comme tout change!

Monsieur Louis Blanc une critique compétente trouvait et écrivait que les Egyptiens n'avaient qu'une idée vague de la beauté de la forme - Aie !
Un autre après des travaux considérables couronnés de succès médaillés etc - vient de nous apprendre que le fameux tableau de Rembrandt intitulé Ronde de nuit était une ronde de jour. mon Dieu ..... qu'est-ce que celà peut nous faire. J'aurais preferé que ce monsieur nous fisse le pendant / de même valeur. après tout il a peut-être raison son travail n'aurait pas eu le même succès. —
Que préferez-vous ? La belle peinture d'une laide personne ou la vilaine peinture d'une belle personne ?
La noblesse était héréditaire et on a eu son 93 : pour abolir cet usage -
La fortune aujourd'hui est héréditaire, - n'est-ce pas le même privilège ??

Deux personnes se disputent : l'une dit tais-ta gueule, l'autre répond. Tête de giffles -. Quel est des deux celui qui parle mieux le francais. - Je n'ose me prononcer - ah. s'il disait t'es t'un mufle, je comprendrais -
Un kilo de Vert est plus Vert qu'un demi-kilo de Vert. Il te faut jeune peintre méditer un peu cette prétendue La Palisade - Tu comprendras peut-être pourquoi sur un tableau un tronc d'arbre doit-être plus blanc que dans la réalité.
Le jour où un imbécile a trouvé cette phrase de comparaison - C'est un plat d'épinards la peinture s'est décolorée pour une quarantaine d'années.
Les grands Monuments ont été faits sous le règne des Potentats. Je crois que les grandes choses aussi ne seront faites qu'avec des Potentats. - .

La genèse d'un tableau -

Une jeune fille canaque est couchée sur le ventre montrant une partie du visage effrayé. Elle repose sur un lit garni d'un pareo bleu et d'un drap jaune de chrôme clair. Un fond violet pourpre semé de fleurs semblables à des étincelles électriques ; une figure un peu étrange se tient à côté du lit.

Séduit par une forme un mouvement je les peins sans aucune autre préoccupation que de faire un morceau de nu - Tel quel c'est une étude un peu indécente - Et cependant j'en veux faire un tableau chaste et donnant l'esprit canaque, son caractère sa tradition - (1)

Le pareo étant lié intimement à l'existence d'une canaque je m'en sers comme dessous du lit. Le drap d'une étoffe ecrue d'arbre doit être jaune - Pareyne - De cette couleur il suscite pour le spectateur quelque chose d'inattendu.

Pareyne il suggère l'éclairage d'une lampe ce qui m'évite de faire un effet de lampe. Il me faut un fond un peu terrible ; le violet est tout indiqué - Voilà la partie musicale du tableau toute échafaudée - (2)

Dans cette position un peu hardie que peut faire une jeune fille canaque toute nue sur un lit. Se préparer à l'amour ! Cela est bien dans son caractère mais c'est indécent et je ne le veux pas - Dormir ! l'action amoureuse serait terminée : ce qui est encore indécent. Je ne vois que la peur. quel genre de peur - Certainement pas la peur d'une femme surprise par des vieilles cela n'existe pas en Océanie -

Le Tupapaü - (Esprit des Morts) est tout indiqué - Pour les Canaques c'est la peur constante - La nuit une lampe est toujours allumée. Personne ne circule sur la route quand il n'y a pas de Lune à moins d'avoir un fanal et encore ils vont

plusieurs ensemble - Une fois mon Tupapau trouvé je m'y attache complètement et j'en fais le motif de mon tableau - Le ma passe au 2ème plan -

Quel peut bien être pour une Canaque un revenant. Elle ne connaît pas le théâtre, la lecture des romans; et lorsqu'elle pense à un mort elle pense nécessairement à quelqu'un déjà vu - Mon revenant ne peut être qu'une petite bonne femme quelconque Sa main s'allonge comme pour saisir une proie. Le fond décoratif m'amène à parsemer le fond de fleurs. Ces fleurs sont des fleurs de Tupapau, des phospho rescences, ligne que le revenant s'occupe de vous. Croyances tahitiennes -

Le titre Manao Tupapau a deux sens - (Pensée Revenant)
croyance

Ou elle pense au revenant
ou le revenant pense à elle -

---

Récapitulons - Partie musicale - Lignes horizontales ondulantes - Accords d'orangé et de bleu reliés par des jaunes et des violets lumineux - Eclairés par étincelles verdâtres -

Partie littéraire - L'esprit d'une vivante lié à l'esprit des Morts - La nuit et le jour.

Cette genèse est écrite pour ceux qui veulent toujours savoir les pourquoi les Perceptes -

Sinon c'est tout simplement une étude de nu océanien.

On dit que Dieu prit dans sa main un peu d'argile et fit tout ce que vous savez.

L'artiste à son tour (s'il veut réellement faire oeuvre créatrice divine) ne doit pas copier la nature mais prendre les éléments de la nature et créer un nouvel élément.

Dans le "Croissez et multipliez" il y a un peu de cela. Croissez c'à d. devenez fort - Multipliez c'à d. augmentez la création d'une nouvelle création.

Napoléon 1er qui jeune homme avait vu le flot populaire déborder voulut le faire rentrer dans son lit. Il travailla toute sa vie à créer des rois.

Les Rois se sont coalisés pour détruire Napoléon. Les imbéciles ont travaillé contre eux-mêmes. Et le grand despote avait raison quand il disait amèrement à Ste Hélène - Les Rois me regretteront...

Si je regarde devant moi dans l'espace, j'ai comme une vague conscience de l'infini et cependant je ~~forme~~ sais le point du commencement - Je comprendrais alors qu'il y aurait eu un commencement et qu'il n'y aurait pas de fin - En cela je n'ai pas l'explication d'un mystère mais simplement la mystérieuse sensation de ce mystère. Il est radicalement qu'une sensation n'est pas une vérité.

Et cette sensation est liée intimement à la croyance d'une vie éternelle promise par Jésus - Ou alors, Si nous ne sommes pas le commencement en venant au monde il faut croire comme les Boudhistes que nous avons toujours existé. Changement de peau - Tout cela est bizarre -

Si nous allions dîner - pour changer -

Il ne faut pas trop s'attarder aux réflexions.

- Faut-il pour être modeste se dire imbécile?

Un vrai peintre éprouve toujours une certaine pudeur à emprunter à une autre la beauté. Ce n'est pas le sujet qui doit être beau mais son oeuvre.

— Trouillebert furieux de ce qu'on ait vendu un tableau de lui pour un Corot me rappelle ces paroles d'un forçat que le Garde chiourme excitait au travail — Ah-çà vous me prenez donc pour un matelot. (C)

Verlaine — Il pleut dans mon coeur
Comme il pleut sur la ville.....

— Le public veut comprendre et apprendre en un seul jour, une minute, ce que l'artiste a mis des années à apprendre.

— Mon opinion politique!. Je n'en ai pas mais avec le vote universel (L) je dois en avoir une —

Je suis républicain Parceque j'estime que la Société doit vivre en paix. La Majorité est absolument républicaine en France, je suis donc républicain et d'ailleurs si peu de gens aiment ce qui est grand et noble qu'il faut un gouvernement démocratique.

Vive la démocratie! Il n'y a que ça. 5

Philosophiquement je crois que la République est un Trompe l'Oeil (expression picturale) et j'ai horreur du Trompe l'Oeil, je redevins anti Républicain (Philosophiquement pensant).

Intuitivement, d'instinct, sans reflexion. J'aime la noblesse, la beauté, les goûts délicats et cette devise d'autrefois (Noblesse oblige), (D) j'aime les bonnes manières. la politesse même de Louis XI.

Je suis donc (d') instinct et sans savoir pourquoi

ARISTO.

Comme Artiste. L'art n'est que pour la minorité lui même doit être noble. Les grands Seigneurs seuls ont protegé l'art, d'instinct, de devoir (par orgueil Peut être). N'importe ils

ont fait faire de grandes et belles choses.
Les Rois et les Papes traitaient un artiste
pour ainsi dire d'égal à égal -
Les démocrates, banquiers, ministres, critiques
d'art. prennent des airs protecteurs
et ne protègent pas, marchandent comme
des acheteurs de poisson à la halle -
Et vous voulez qu'un artiste soit Républicain
Voilà toutes mes opinions Politiques.
J'estime que dans une Société tout
homme a le droit de vivre et bien
vivre proportionellement à Son Travail -
L'artiste ne peut vivre donc la Société
est criminelle et mal organisée -
Quelques uns disent - L'artiste fait une
chose inutile!
L'ouvrier, le fabricant, enfin tout homme
qui apporte à la nation une oeuvre
susceptible d'être payée enrichit la nation
Et je dirai plus - Lui Seul enrichit
la nation, Lui mort il reste une valeur
en plus. Ce qui n'a pas lieu pour le
changeur. Ex. Cent francs circulent en différentes
monnaies - Le changeur en plusieurs échanges
les fait passer de plusieurs mains dans sa
poche. La nation a toujours cent francs
pas un centime de plus -
L'artiste comme un ouvrier fait un tableau
de 10f par exemple - La nation est enrichie
de 10f. Et c'est un être inutile!
Mon Dieu que de calculs -
Quelques vers pour faire passer celà -
Verlaine - Qu'as tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as tu fait, toi que voilà
De ta jeunesse?

---

Un grand Sommeil noir je ne vois plus rien,
Tombe sur ma vie: Je perds la mémoire
Dormez, tout espoir, Du mal et du bien...
Dormez, tout envie? O la triste histoire

verlaine.

Je suis venu, calme orphelin,
Privé de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes:
Ils ne m'ont pas trouvé malin.
. . . . . .
A vingt ans un trouble nouveau
Sous le nom d'amoureuses flammes
M'a fait trouver belles les femmes:
Elles ne m'ont pas trouvé beau.
. . . . . .
Bien que sans patrie et sans roi
Et très brave ne l'étant guère,
J'ai voulu mourir à la guerre:
La mort n'a pas voulu de moi.
. . . . . .
Suis-je né trop tôt ou trop tard?
Qu'est-ce que je fais en ce monde?
O vous tous, ma peine est profonde:
Priez pour le pauvre Gaspard!

---

Il n'y a rien qui ressemble autant à une croûte qu'un chef d'œuvre et vice versa -

La simplicité est aux grands seigneurs

Un jeune homme qui est incapable de faire une folie est déjà un Vieillard -

C'est encore à Mazas où se trouve le génie d'une langue ; là un mot nouveau est créé et compris à tout jamais - A l'Académie on ne peut procéder que par étymologie et il faut un siècle pour adopter une nouvelle expression.

Chez grand maman on fumait et on riait: chez le Gouverneur on ne fume pas, on ne rit pas et on bâille - C'est le nègre plus ultra - de Félicien Champsaur. - Son Ventre où fleurit, en bas, à quadruple pétale, dans l'éclat des chairs secrètes et l'exhalaison d'aromates rappelant nos spasmes, la rose d'amour occulte -) Hum! c'est risqué mais avouez que celà est de la folie gaze. Nos Ancêtres étaient gaulois et ne s'en portaient pas plus mal pour ça.

Il y a dans le firmament un livre où est écrit la loi de l'harmonie et du beau. Les hommes qui savent lire dans ce livre sont des favorisés de Dieu dit Swedenborg. Il ajoute que l'artiste étant le vrai élu puisqu'il a seul le pouvoir d'écrire cette lecture, on doit le regarder comme ~~des messagers~~ un messager Divin -

Et Swedenborg était un savant!

---

Peut-on dire que l'homme qui a écrit Seraphitus Seraphita - Louis Lambert, soit un naturaliste? Non. Balzac n'est pas un naturaliste.

---

Quel tourment pour un avare d'être prodigue. Mais aussi quel tourment pour un prodigue d'être un avare -

Une poule qui a couvé défend avec courage ses petits, quand même ce sont des petits canards : ce qui prouve que la maternité est dans le sang. La voix du sang !!. Je me rappelle un bon nègre à la Martinique qui me montrait trois petits enfants demi-blancs près de la mère une négresse aussi. ah, Monsieur, n'est ce pas que mes enfants sont jolis.

Le magistrat qui condamne un homme à la peine de Mort use du droit du plus fort.

Le Bourreau est un assassin ni plus ni moins, attendu qu'il tue pour gagner son pain - L'assassin qui tue pour gagner sa vie vaut mieux que le bourreau car il a des risques et le bourreau n'en a pas - à l'échafaud le patient doit tomber le cou juste sur le collier, ce qui est rare soit que le condamné est trop grand ou trop petit. Pourquoi la planchette bascule n'est-elle pas juste adaptée à la grandeur voulue : ce qui serait facile à s'assurer auparavant.

Il ne faut jamais gronder un ami qui vient vous demander un service. Surtout si vous ne lui rendez pas ce service.

Donner est chose facile
Savoir donner très difficile.

L'homme qui a confiance ne souffre que lorsqu'il est trompé - et qu'il le découvre.
Celui qui a défiance souffre tout le temps de sa défiance -
De même pour le pessimiste -

On croit que la médecine ne fait pas de progrès - Parceque - les maladies de l'homme font plus de progrès que les médecins - Je dirai plus - Ce sont les progrès de la médecine qui font tant de malades en faisant vivre que des enfants qui ne sont bâtis que pour mourir.

à propos de Panama. Quel grand malheur! tant de gens ruinés etc.....

Je ne suis pas de cet avis et je trouve que si cette affaire là n'existait pas, il faudrait l'inventer. Les actionnaires sont à plaindre dit-on, oui. (mais les gens sans fortune qui demandent du travail sans en trouver ne sont-ils pas à plaindre.
Les actionnaires sont pour la plupart ou des petits économes, avares même ou des joueurs et c'est le plus grand nombre, se souciant fort peu de la vie des hommes qui s'expatrient pour travailler sur un sol pernicieux.
Les ministres, les députés et les agents d'affaire ont mis de l'argent mal acquis dans leur poche mais ils l'ont dépensé toutes choses qui font travailler. Sans-vous si les actionnaires ont versé de l'argent bien acquis?
En somme il y a eu un grand mouvement d'affaires, des fournitures, des courtages et là bas un peu de percement. Mais

tout celà c'est quelque chose !
En revanche la Morale ...
Il faudrait supprimer la Bourse
tout l'agiotage pour cette Morale -
Et cependant cette bourse et cet agiotage
sont les pivots de notre existence financière
sans eux la Société moderne ne pourrait
marcher. Quel mal voyez-vous à ce
qu'un imbécile verse son argent qu'il a
volé - pour être décoré - ?

---

Dans l'art de la littérature
-
Deux partis sont en lutte -
Celui qui veut raconter des histoires plus
ou moins bien imaginées -
Et celui qui veut une belle langue, des belles
formes - Ce procès pourra durer
très longtemps avec d'égales chances -
Soit le poète peut exiger avec raison
que les vers soient de beaux vers et rien
autre chose ..

Le musicien lui est privilégié - Des sons
des harmonies ! Rien autre. Il est dans un
monde spécial.
La peinture aussi devrait être à part ;
Sœur de la musique elle vit de formes et
de couleurs - Ceux qui ont peuré autrement
sont tout près de leur défaite. Ils ont
beau accumuler anecdotes sur anecdotes,
ils n'amusent le public qu'un jour qu'une
minute qu'une seconde. Nos lois!
Est-ce bien Dieu qui a puni Sodome ?
pour moi je crois que c'est une femme
sinon Lesbos ne survivrait pas -
De quoi les législateurs se mêlent-ils ? Je
vous le demande.
Où le vice commence-t-il - où finit-il -
S'il y a des vices révoltants
il faut avouer aussi que ~~c'est~~ la liberté de
la chair doit exister, sinon c'est un
esclavage révoltant.

En Europe l'accouplement humain est une conséquence de l'Amour.
En Océanie l'Amour est la conséquence du coït. Qui a raison ?
Celui ou celle qui donne son cul commet un petit péché, et encore est-il discutable..
En tous cas le péché est largement racheté par le plus bel acte du monde, la Création, acte divin en ce sens qu'il est la continuation de l'œuvre du Créateur -
Celui ou celle qui vend son corps commet alors un vrai péché - Cet acte de vénalité le dégrade et le met au dessous de l'animal. -
Vous trouverez toujours le lait nourricier dans les actes primitifs. (Dans les arts de pleine civilisation - J'en doute !

Quel est l'homme qui peut dire qu'il n'a jamais eu envie d'un Crime - Une minute, une seconde.

On agit comme on sent ou voit des mœurs qu'on aime - Balzac

La ressemblance avec la vie ordinaire frappe de popularité et rend inférieur tout ce qui l'exprime. Balzac.

De « l'*Eclair* » :

Après une longue absence de Paris, M. P. Gauguin vient de rentrer avec une œuvre des plus imprévues et des plus séduisantes.

Bien qu'une absence de deux ans, à Paris, et avec l'effrayante consommation de célébrités que nous faisons quotidiennement, soit une audacieuse expérience, personne n'avait oublié l'artiste. On savait combien il avait préoccupé la jeune école, et son œuvre en elle-même était appréciée, sous les triples espèces de la céramique, de la peinture et de la sculpture sur bois.

M. Gauguin fut, dès 1874 ou 1876 aux expositions héroïques de la rue Laffitte, le voisin de Claude Monet, de Pissarro, et surtout de cet admirable artiste, Paul Cézanne, aujourd'hui si injustement oublié, malgré, — ou plutôt à cause des emprunts qui lui furent faits.

Dans ces diverses expositions, M. Gauguin se montra un artiste délicat et subtil, dédaignant les cuisines banales, ou plutôt les ignorant sainement, et mettant dans ses toiles toute la poésie que peut donner la peinture avec des moyens de peintre.

C'est à Taïti que M. Gauguin avait fui nos milieux trop civilisés, c'est-à-dire trop corrompus au gré de son esprit puissamment instinctif. Là, il a pu voir une vie toute différente de la nôtre, s'imprégner de sensations très anciennes et demeurées très neuves, enfin, dans la nature puissante et luxuriante, débrouiller des mythes confus.

Dans cette quarantaine de toiles, aux tonalités étranges et vives, caressantes cependant, ainsi que dans ces quelques bois sculptés avec une volontaire et acharnée naïveté, M. Gauguin a symbolisé des légendes et les a incarnées dans d'attentives études de formes non viciées par l'atavisme de longues périodes de civilisation.

Dans certains tableaux, nous assistons à de simples scènes de la vie qui, avec l'interprétation très forte du peintre, séduisent comme des conversations. Dans d'autres apparaît plus imposant l'esprit des légendes et des cosmogonies.

## CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

*Exposition Paul Gauguin*, galerie Durand-Ruel, rue Laffitte, 16. — *Exposition de peinture*, etc., à la Bodinière, rue Saint-Lazare, 18. — *Exposition Clary*, galerie Georges Petit, rue Godot-de-Mauroi, 12.

Aux galeries Durand-Ruel, M. Paul Gauguin expose une quarantaine de peintures exécutées par 17 degrés de latitude nord et 151 de longitude ouest, à Taïti, afin de désigner par son nom propre le lieu fortuné où l'artiste est allé porter ses pinceaux. Il y a en outre deux ou trois toiles venues de moins loin, de Bretagne tout bonnement.

Et ces diverses choses sont énumérées en un catalogue de bonne mine typographique, orné d'une estampe, grossi de quinze pages de préface en style modernisto et décadent. L'estampe reproduit avec fidélité un des ouvrages de M. Gauguin, *Hina et Tefatou*, Hina la déesse de la Lune, l'autre le dieu de la Terre, aux îles polynésiennes. Du reste, suivant M. Charles Morice, auteur de la préface, ladite œuvre, significative d'une esthétique très particulière, à la fois *idéiste*, symbolique, synthétique, subjective et décorative, « vérifie d'éclatante sorte » les moyens et les intentions du peintre. Parbleu ! voilà, au juste, ce que je me suis dit en achevant, ahuri, la visite de cette collection étonnante.

Mais l'écriture et la peinture participent ici de la même « blague » contre le bonsens, se confondent dans la même gageure contre la raison. En parler serait donner de l'importance à une simple farce. Je ne vais donc rien dire de plus de cette Hina, de ce Tefatou; je me rejette en arrière si je passe devant *Manao Tupapau*, *Matamoe*, *Vahine no te miti*, *Parau no Varua Ino*, etc., etc., etc., aussi devant les galettes idiotes qu'on prétend nous faire avaler comme bretonnes, et si charitablement on doit de l'indulgence aux fantaisies d'un pauvre cerveau fêlé, hélas ! chacune fût-elle un pire outrage à l'Art, à la Nature, je n'ai cependant, ni temps ni place à perdre aujourd'hui dans cette douce piperie d'une bonne âme.

* * *

M. Paul Gauguin, le peintre dont le nom déjà connu il y a deux ans, lors de son départ, n'est pas encore oublié, revient d'un long voyage à Taïti, et c'est le produit de son travail exotique qu'il expose aujourd'hui dans les galeries Durand-Ruel.

Etant admis que la bonne foi de l'artiste est indiscutable, — et il n'est pas hors de propos de poser d'abord ce principe — qu'il me soit permis de le trouver au moins déroutant.

Il faut se garder, dit-on, des effarouchements trop prématurés comme des enthousiasmes trop hâtifs qui peuvent les uns et les autres exposer, dit-on encore, à de fâcheuses contradictions.

Cela n'est vrai qu'en partie, car refuser au spectateur le droit de modifier sa manière de voir lorsqu'il est sincère, c'est l'obliger à persister dans une erreur et à soutenir une opinion qu'il reconnaît excessive, uniquement pour n'avoir pas l'air de se déjuger.

J'avancerai donc sans nulle fausse honte, mais avec la plus entière franchise, que je ne comprends, quant à présent, rien de rien à l'art que pratique M. Gauguin.

Je ne sais rien de plus enfantin que ce retour affecté vers d'incertains primitifs dont on n'a gardé que les défauts, sans avoir leur naïveté ou leur bonne volonté de bien faire.

M. Gauguin met une coquetterie au moins bizarre à violer les éléments les plus vulgaires du dessin, et il se trouve d'intrépides admirateurs pour en paraître émerveillés sous prétexte de synthèse.

Que ce mot de « synthèse » est agréable lorsqu'on est à bout d'arguments! Un peintre ne sait pas son métier? Synthèse. Un écrivain demeure inintelligible? Synthèse. Un poète s'embourbe en d'insondables divagations! Synthèse. Synthèse en tout et partout. Synthèse toujours. Cela veut dire simplement que tout est en tout, que chacun peut voir ce qu'il veut en la plus piètre chose et que l'anarchie universelle est le fin du fin de la synthèse.

Que M. Gauguin surprenne parfois des expressions curieuses, qu'il retrace quelques jolis mouvements, qu'il imagine des heurts de couleurs souvent non dépourvus d'intérêt, je me garderai d'y contredire. Mais je mentirais impudemment si je disais qu'à mon avis, le peintre enferme, en une ligne, tout le génie d'une race, qu'il a inventé des éblouissements de couleur inconnus avant lui, qu'il est, en un mot, l'un des premiers « chercheurs » de notre époque.

Il se peut, après tout, que je n'entende rien à la synthèse. C'est mon opinion qu'on me demande. Je la donne avec d'autant plus d'aisance que nul n'est tenu de la partager.

ait

P. GAUGUIN

M. Gauguin, un des plus hardis champions de la rue Laffitte à l'époque où Claude Monet, Pissaro, Paul Cezanne bataillaient en faveur de l'impressionnisme, s'était fait volontairement oublier. Il réapparaît, retour de Taïti, avec une quarantaine de toiles et d'un certain nombre de bois sculptés dont l'effet est irrésistible. Le novateur d'autrefois se retrouve avec son étrangeté, sa fougue et son indépendance, avec son mépris des traditions, sa haine des formules et son dédain des maîtres passés, présents et à venir. M. P. Gauguin tiendra dans l'impressionnisme une place unique et incontestée, car s'il n'a pas eu de maître il n'aura pas d'élèves.

LA BODINIÈRE

lire

Artiste à coup sûr, et grand artiste, ses œuvres antérieures nous avaient révélé Paul Gauguin — mais jamais, croyons nous, il ne se montra penseur si profond, aussi puissant peintre qu'en l'exposition ouverte chez Durand-Ruel.

Elle n'a point beaucoup changé, la manière de ces précédentes toiles à la vision pénétrante, intuitive autant que sue. Mais elle reparaît tellement éclatante, tellement trempée de cette lumière déconcertante et charmeuse à nos yeux inhabitués, qu'elle nous en semble neuve; jamais, en effet, le soleil n'a été rendu par un tel artiste qui, franchement, loyalement, interprète la nature, courage, hélas! bien incompréhensible pour ceux-là qui se pâment aux prétentieuses pauvretés des Meissonier et de Detaille.

Nous ne voulons point examiner ici la hardiesse du métier, sa robuste simplicité, sa justesse; parler des indiscutables qualités décoratives de Gauguin serait inutile. Ce qui frappe, dès l'abord, c'est la pensée, le haut intellectualisme qui se dégage de cette cinquantaine de toiles, de ces lambeaux de soleil, échoués au hasard d'une exposition.

Comme Gauguin nous avait montré, avec la mystique Bretagne, l'homme calme, doucement résigné, ainsi il nous offre aujourd'hui ce ciel de plomb, les êtres à peine dégrossis, incomplets presque, figés dans de hiératiques poses d'idoles, au limpide, quasi inconscient regard, qui effraie et déconcerte.

Toutes ces figures font corps avec le paysage; on ne les en pourrait arracher, et c'est bien ainsi qu'on les comprend, poussées à même le sol, comme l'exacerbante flore qui les enserre.

C'est là une conception solide, de mysticisme hautain, à la portée d'un bien petit nombre; bien loin nous sommes, en effet, des énervantes mièvreries d'un Loti, décorations fanées de salons bourgeois; c'est tout un monde ignoré, une humanité inconnue que nous révèle Gauguin — cela fortement, sincèrement, sans défaillance comme sans flatterie.

FABIEN VIELLIARD.

...ou près tout...

Un événement artistique de signification bien supérieure, c'est l'exposition de Gauguin, dans les galeries Durand Ruel. Elle provoque beaucoup d'admirations, beaucoup de protestations, et il me paraît que les unes comme les autres sont fréquemment entachées de « snobisme ». Le « bourgeois », pour prendre le mot très vague et souvent fort inexact que les artistes affectent trop volontiers d'employer, a vu triompher tant d'innovations, qu'on lui dépeignait comme absurdes, qu'il a une peur terrible de se fourvoyer en des condamnations si promptement démenties, et que plus d'une fois il préfère admirer de confiance, que s'entendre traiter de retardataire et d'imbécile.

Mais, au cas présent, peu nous importe ; sans nous livrer à des enthousiasmes artificiellement surchauffés, sans nous laisser surprendre par l'aspect étrange des œuvres qu'on nous propose, nous dirons que Gauguin est un artiste de tempérament et de forte individualité — au fait, ne l'ai-je pas dit ici même, en des occasions précédentes ? — et nous essaierons de voir ce qu'il apporte de nouveau.

Ce qu'il apporte, au milieu de bien des erreurs et de laideurs inutiles, c'est avant tout et surtout, une exaltation de l'éclat décoratif, une somptuosité particulière, spécialement accusée, très matérielle.

Je m'explique. Où d'autres cherchent à donner l'illusion de l'atmosphère profonde, à faire oublier la toile ou le panneau, à ouvrir d'aériennes échappées optiques, Gauguin semble exalter au contraire la matérialité du plan qu'il couvre de rudes juxtapositions tonales ? On a fréquemment, avec lui, la sensation d'un panneau céramique aux riches coulures d'émail, ou d'un vitrail aux figures cernées d'un trait décisif ou d'un bas-relief, pierre ou bois, revêtu d'une vigoureuse enluminure.

Le morceau de peinture, au sens habituel du mot, est rare en son œuvre, et cela de parti-pris, car l'artiste sait, s'il le veut, en produire : je n'en cite pour preuve que ce tableau figurant un personnage assis, de face, les jambes croisées, où, dans le coin gauche, un chapeau de paille entouré d'un ruban rouge défraîchi est exécuté d'une touche large, aisée, véritablement magistrale.

Une autre originalité de Gauguin (mais en celle-là gît un danger véritable) c'est le désir de faire exprimer à la peinture, au prix de déformations insolites des lignes et d'associations irréelles des couleurs, des idées et des choses que la littérature seule est capable d'indiquer clairement. De là des efforts de synthèse expressive qui arrivent à la négation complète des proportions justes et des harmonies logiques. Mais, Dieu merci, il n'en est pas toujours de la sorte, et, ces réserves faites (réserves, qui j'en suis convaincu, ne sont pas définitives, car la conception d'art de Gauguin ne peut que s'élargir et s'élucider), il reste de quoi exciter l'intérêt et parfois l'admiration. Et, pour clore cet aperçu, voici deux tableaux que je retiens particulièrement :

L'un — qu'importent les noms tahitiens qui étiquettent l'œuvre du peintre ! — figure l'idée que les âmes naïves, dans ces îles heureuses, perdues en l'immensité bleue du Pacifique, peuvent se faire de la sublime Histoire chrétienne ; ce sont des types réels, bien vus, où la simplification des formes n'a rien de choquant, et atteint même au style. Une femme — la Vierge — que rien ne distingue des autres femmes de l'île, hors l'étroite auréole qui décore sa tête, porte l'Enfant divin sur ses épaules ; deux autres personnages, pris dans la réalité la plus pauvre et la plus touchante, révèrent son passage avec des regards innocents et d'adorantes attitudes, tandis qu'un ange émerge d'une haute touffe fleurie, comme si les volutes des tiges et le déroulement des longs pétales s'essoraient en une éclosion d'ailes. Le tout est d'une étonnante richesse décorative, extraordinairement fraîche de couleur.

## L'Exposition Paul Gauguin.

Un artiste très discuté en raison de sa valeur et de la haute originalité de sa vision, M. Paul Gauguin, a réuni, dans la galerie Durand-Ruel, une cinquantaine d'études rapportées d'un voyage à Taïti. Il y a joint quelques toiles peintes en Bretagne. Contrairement à une opinion généralement reçue, nous ne nous occuperons pas le moins du monde de savoir si tel tableau vient d'ici ou de là. L'essentiel est que l'artiste nous intéresse par l'imprévu, l'autorité, la maîtrise de son œuvre. Nous ne nous soucierons pas davantage des titres bizarres et charmants qu'il donne à ses négresses : *Femme de la mer*, — *Femme de la fleur*, (*Vahine no te nuti*, *Vahine no te tiare*), etc.

Une pénétrante séduction se dégage de ces figures modelées avec une extrême délicatesse, et l'on passerait des heures à voir flotter sur ces épaules et ces torses de bronze, des reflets lumineux plus tendres que des caresses, à essayer de comprendre ce qui se passe dans ces têtes jeunes et graves, d'un caractère hiératique, pleines de mystère et d'attirance.

La couleur de M. Gauguin est d'une violence inouïe, mais l'harmonie en est indiscutable. Il excelle à « faire chanter la complémentaire » et la théorie de Chevreul trouve toujours, dans la juxtaposition de ses rouges exaspérés et de ses verts éblouissants, de ses violets vifs et de ses orangés « claironnants », son application stricte.

L'autre tableau me semble meilleur encore. Dans le premier, titre et glose, sans être absolument nécessaires, demeuraient encore utiles ; mais ici, nous n'en avons nul besoin ; peut-être même les intentions cachées de l'auteur nous gêneraient-elles, si l'on voulait nous obliger à en tenir compte. Une jeune tahitienne est étendue à plat ventre sur une sorte de couchette, où des linges d'une blancheur dorée recouvrent partiellement une étoffe d'un bleu profond, que festonne un dessin jaune vif. Est-ce une « Olympia » polynésienne que Gauguin a représentée là, ou bien le sujet choisi est-il purement pittoresque, et pictural, ou encore y doit-on supposer un symbole précis ? Je ne sais, mais ce corps bronzé, si ferme et si uni, aux chairs mates, reposées de toute action, est si justement dessiné, si largement peint, si bien encadré par un décor à la fois très éclatant et très simple, que je loue une telle œuvre avec joie.

De la galerie Durand-Ruel on est en

Deux expositions à voir si l'on est un peu curieux des choses qui ne ressemblent à rien :

Rue Laffitte, les œuvres de M. Goguin, que ses enthousiasmes déclarent être le plus grand peintre des temps modernes et passés ! Quel malheur de ne pouvoir être de cet avis ! ce serait si agréable d'être le contemporain du plus grand peintre.

# RETOUR DE TAHITI

Paul Gauguin, il y a trois ans, partit pour Tahiti. Ce n'était point, comme on l'a dit, un coup de tête, ni lassitude non plus de nos paysages coutumiers, ni désespérance d'artiste, ni même goût de l'aventure ou désir de l'originalité ! Une pensée réfléchie, une volonté impérieuse et tranquille l'invitaient à ce long exil où il sentait qu'il allait retrouver une patrie d'élection. Marin, il avait, jadis, salué cette terre d'enchantements, et la passion de la connaître, de la comprendre, de la vivre, lui était restée. Oui, quelque chose de fort comme un amour l'appelait depuis longtemps là-bas : un pays pareil à ses rêves, une humanité harmonique à sa compréhension d'un art simple et grand. Il partit. J'ai, il y a trois ans, dans l'*Echo de Paris* même, écrit cette histoire.

Il est revenu, et il nous conte aujourd'hui, en somptueuses toiles, en sculptures étranges et naïves, ce que, durant les trois années de son édénique exil, fut sa joie intellectuelle, en cette émerveillante nature à laquelle M. Pierre Loti, qui crut nous la révéler, ne comprit jamais rien.

M. Pierre Loti, j'imagine, débarqua un beau jour à Papaete « pour y faire du charbon ». Il n'était point encore le Loti glorieux et comblé d'honneurs qu'il est aujourd'hui. Sans quoi, nous en eussions vu bien d'autres. Vraisemblablement, il resta une semaine à Papaete. Il vit la reine, ainsi qu'il convient. Lui confia-t-elle ses troubles littéraires et lui parla-t-elle de Michel Lévy? Je l'ignore. Ensuite il visita négligemment quelques fonctionnaires européens, but un punch d'honneur au cercle des officiers, ne daigna pas aventurer sa vision frêle, ni ses pieds dolents, chaussés d'escarpins menus, à travers les éblouissantes et rudes splendeurs de la montagne, gardienne des antiques légendes, où, parmi les végétations vierges, s'entend encore la voix terrible des anciens dieux canaques, et, rentré à bord, après les heures de quart, il écrivit le *Mariage de Loti*, comme il eût écrit n'importe quoi, n'importe où.

On cherche vainement, dans ce livre aux grâces mièvres, l'âme de cette race curieuse, son passé de mystère et de terreur, l'étrange volupté de son soleil, ni le frisson de cette nature exceptionnelle et unique. Dans ce livre, comme dans les autres, M. Pierre Loti ne nous montre jamais que lui-même, c'est-à-dire une petite âme peureuse et maniaque, huilée de parfums suspects, frottée de pommades d'exportation. C'est gentil, mais ce n'est peut-être pas suffisant.

On peut voir, dans les galeries de M. Durand-Ruel, où sont exposées, en ce moment, cinquante toiles de Gauguin, combien ce dernier diffère de M. Pierre Loti, et quelle distance infranchissable sépare l'artiste de l'écrivain. Il y a à cela bien des raisons qu'on devine sans que j'y insiste, raisons purement cérébrales, d'abord; mais il y en a d'autres, et les voici :

Gauguin ne s'attarde pas dans les villes. A peine arrivé, il va choisir sa maison, dans la montagne, loin de tout visage, de toute habitude européens. Il vit exclusivement parmi les indigènes, et comme eux. Il mange comme eux, s'habille comme eux, se plie à toutes leurs coutumes, accepte leurs jeux, leurs plaisirs, leurs traditions. Le soir, il assiste aux réunions. Il écoute les récits des anciens, se pénètre de la poésie sublime des légendes, fait sa partie dans le chœur des chants improvisés, alors que la mer ronronne, doucement, au loin, dans l'entrelacement des branches crépusculaires, et que les parfums des fleurs montent de la terre qui va s'endormir. Alors, peu à peu, par ces récits, par ces musiques, par la beauté continue dont ses yeux s'emplissent, beauté du paysage prodigieusement vivant, beauté du corps humain, aux chairs d'or sombre, aux attitudes d'idole, s'évoque, dans le présent, tout le passé de cette miraculeuse terre de paresse, de grâce, d'harmonie, de puissance, de naïveté, de grandeur, de perversité et d'amour; les mythes se précisent, les monstrueuses divinités, aux lèvres sanglantes, tueuses de femmes et mangeuses d'enfants, se dressent dans leur forte et leur antique terreur. Elles se lèvent des eaux profondes, flottent sur les fonds de féerie, apparaissent entre les palmiers d'or. Gauguin a tellement mêlé sa vie à celle des Maories que tout ce passé, il le reconnaît comme sien. Il n'a plus qu'à le traduire en œuvre.

Elle est là, cette œuvre, tout éclatante d'étranges beautés, que, pas un instant, ne soupçonna M. Pierre Loti. On n'entend plus maintenant, sous les sonorités puissantes et révélatrices de cet orchestre, le son frêle de cette petite flûte qui nous arriva, jadis, d'un casino océanien.

*

*Chez Durand-Ruel.* — L'Exposition de Paul Gauguin séduit par l'aspect général. Il paraît que le peintre, ainsi que le dit la préface du catalogue, « s'est fait sauvage et s'est naturalisé Maorie sans cesser d'être lui-même, — d'être artiste ».

C'est le tort qu'il a eu.

Ce travesti d'un civilisé très maître de son pinceau nous fait sourire.

Nous applaudissons volontiers aux manifestations du peintre de quelques portraits, de quelques morceaux de nu, de quelques paysages, de Tahiti, mais nous restons indifférents devant l'évocateur des légendes tahitiennes, devant l'*Ave Maria*, qui n'est que du Bastien Lepage tahitien auquel il manque la musique d'un Gounod de là-bas.

Tous les paysages exotiques nous plairaient, comme curiosités, si nous n'y trouvions mêlés quelques paysages de Bretagne, dont l'aspect et la composition sont identiques, ce qui justifie la boutade de « l'artiste bien connu » dont parle le catalogue : « La Bretagne et la Provence sont inépuisables..... » puisqu'on y trouve Tahiti.

Après avoir rendu hommage au peintre Paul Gauguin, auteur des portraits admirables que l'on voit à droite, en entrant chez Durand-Ruel, nous attendons l'arrivée à Paris d'un peintre tahitien qui, tandis que son œuvre sera chez Durand-Ruel ou ailleurs, logera au Jardin d'Acclimation. — Un vrai Maorie. Quoi!

**

En l'examinant, cette œuvre, celle qui retrace les mythes du passé, et celle qui nous montre les réalités délicieuses du présent, on voit bien que Paul Gauguin n'alla pas chercher, là-bas, un renouvellement de son art, mais bien une continuation. Par une coquetterie habile et que je loue, à côté de cette double série tahitienne, il expose quelques toiles, faites peu d'années avant son départ, en Bretagne. Les préoccupations d'art et d'intellect sont les mêmes. La même âme, le même cerveau, la même main, on les retrouve ici et là. Mais, comme l'esprit d'un artiste véritable est perpétuellement en marche vers des réalisations plus complètes, on peut dire que l'âme a grandi dans cet exil, que le cerveau s'est élargi, que la main s'est encore assouplie. Ce qu'il cherchait en Bretagne, il l'a définitivement trouvé à Tahiti : la simplification de la ligne et de la couleur, et leurs harmonies correspondantes, dans le décor. C'est le même luxe d'imagination, la même profondeur de pensée, mais plus apparente ici à cause de la nature plus extraordinaire, où se mêlent, parmi les vierges naïvetés et les mineures candeurs des premiers âges, d'étranges et captivants poisons.

Je n'ai point la place d'étudier ici l'œuvre si impressionnante, l'œuvre de grâce suprême, de terreur profonde, d'ironie intellectuelle, d'admirable couleur que rapporte Paul Gauguin. Il y faudrait des volumes, car c'est toute l'histoire, dans un merveilleux décor, d'une race attachante entre toutes. Je ne puis que la signaler à l'attention de ceux qui aiment le beau, et qui sont heureux de trouver, parmi tout le déjà vu de la peinture officielle, et la honte de l'art brocante, des sensations nouvelles et fortes, une élévation de la pensée au-dessus du terre à terre journalier de la vie contemporaine et civilisée. Ils vivront là dans un rêve qu'on voudrait réaliser.

*OCTAVE MIRBEAU.*

*Exposition P. Gauguin. — L'exposition des peintres impressionnistes et symbolistes.*

M. Paul Gauguin, le peintre dont le nom déjà connu il y a deux ans, lors de son départ, n'est pas encore oublié, revient d'un long voyage à Taïti, et c'est le produit de son travail exotique qu'il expose aujourd'hui dans les galeries Durand-Ruel.

Etant admis que la bonne foi de l'artiste est indiscutable, — et il n'est pas hors de propos de poser d'abord ce principe —, qu'il me soit permis de le trouver au moins déroutant.

Il faut se garder, dit-on, des effarouchements trop prématurés comme des enthousiasmes trop hâtifs qui peuvent les uns et les autres exposer, dit-on encore, à de fâcheuses contradictions.

Cela n'est vrai qu'en partie, car refuser au spectateur le droit de modifier sa manière de voir lorsqu'il est sincère, c'est l'obliger à persister dans une erreur et à soutenir une opinion qu'il reconnaît excessive, uniquement pour n'avoir pas l'air de se déjuger.

J'avancerai donc sans nulle fausse honte, mais avec la plus entière franchise, que je ne comprends, quant à présent, rien de rien à l'art que pratique M. Gauguin.

Je ne sais rien de plus enfantin que ce retour affecté vers d'incertains primitifs dont on n'a gardé que les défauts, sans avoir leur naïveté ou leur bonne volonté de bien faire.

M. Gauguin met une coquetterie au moins bizarre à violer les éléments les plus vulgaires du dessin, et il se trouve d'intrépides admirateurs pour en paraître émerveillés sous prétexte de synthèse.

Que ce mot de « synthèse » est agréable lorsqu'on est à bout d'arguments ! Un peintre ne sait pas son métier ? Synthèse. Un écrivain demeure inintelligible ? Synthèse. Un poète s'embourbe en d'insondables divagations ! Synthèse. Synthèse en tout et partout. Synthèse toujours. Cela veut dire simplement que tout est en tout, que chacun peut voir ce qu'il veut en la plus piètre chose et que l'anarchie universelle est le fin du fin de la synthèse.

Que M. Gauguin surprenne parfois des expressions curieuses, qu'il retrace quelques jolis mouvements, qu'il imagine des heurts de couleurs souvent non dépourvus d'intérêt, je me garderai d'y contredire. Mais je mentirais impudemment si je disais qu'à mon avis, le peintre enferme, en une ligne, tout le génie d'une race, qu'il a inventé des éblouissements de couleur inconnus avant lui, qu'il est, en un mot, un des premiers « chercheurs » de notre [illegible].

Il se peut, après tout, que je n'entende rien à la synthèse. C'est mon opinion qu'on me demande. Je la donne avec d'autant plus d'aisance que nul n'est tenu de la partager.

# L'EXPOSITION PAUL GAUGUIN

### CHEZ DURAN-RUEL

Aujourd'hui, à deux heures, s'ouvrira, dans les galeries Duran-Ruel, l'exposition des œuvres récentes du peintre Gauguin. Les passionnés d'art, ceux à qui l'avenir de la peinture n'est pas indifférent, apprécient hautement l'artiste dont les travaux personnels et voulus ont depuis longtemps forcé l'attention. Le talent de M. Gauguin, marqué au coin d'une grande originalité, s'affirme cette fois d'irréfutable manière et ce n'est pas — quelle que soit l'esthétique dont on procède — sans un charme pénétrant que l'on verra, rue Laffitte, une cinquantaine de ses peintures.

A l'heure où nous pénétrons dans les locaux, les cadres sont empilés pêle-mêle le long des murs et nous ne pouvons que noter, au hasard d'un captivant souvenir, les *Batteuses*, *Femme au Mango*, *Femme de la Fleur*, la *Cueillée des citrons*, *Fin royale*. Nous recommandons particulièrement *Ave Maria*, d'une coloration intense et délicate, d'une grande profondeur de sentiment — œuvre devant laquelle aucun peintre, aucun érudit en l'art d'amalgamer les tons ne saurait rester indifférent. Il y a chez M. Gauguin un tempérament extraordinaire de coloriste, sa palette recelle des pierres précieuses ; elle évoque des émaux, des majoliques ; son dessin est d'une ampleur rarement égalée.

Ajoutons que ce sont MM. Duran fils qui, en l'absence de leur père, ont pris l'initiative d'organiser cette exhibition remarquable, pour laquelle les locaux ont été fraîchement décorés. Nous les en félicitons très sincèrement, car nous constatons qu'ils ont tenu à ne pas faire mentir le proverbe : Race oblige !

**Louis Cardon.**


# L'EXPOSITION PAUL GAUGUIN

### CHEZ DURAN-RUEL

Aujourd'hui, à deux heures, s'ouvrira, dans les galeries Duran-Ruel, l'exposition des œuvres récentes du peintre Gauguin. Les passionnés d'art, ceux à qui l'avenir de la peinture n'est pas indifférent, apprécient hautement l'artiste dont les travaux personnels et voulus ont depuis longtemps forcé l'attention. Le talent de M. Gauguin, marqué au coin d'une grande originalité, s'affirme cette fois d'irréfutable manière et ce n'est pas — quelle que soit l'esthétique dont on procède — sans un charme pénétrant que l'on verra, rue Laffitte, une cinquantaine de ses peintures.

A l'heure où nous pénétrons dans les locaux, les cadres sont empilés pêle-mêle le long des murs et nous ne pouvons que noter, au hasard d'un captivant souvenir, les *Batteuses*, *Femme au Mango*, *Femme de la Fleur*, la *Cueillée des citrons*, *Fin royale*. Nous recommandons particulièrement *Ave Maria*, d'une coloration intense et délicate, d'une grande profondeur de sentiment — œuvre devant laquelle aucun peintre, aucun érudit en l'art d'amalgamer les tons ne saurait rester indifférent. Il y a chez M. Gauguin un tempérament extraordinaire de coloriste, sa palette recelle des pierres précieuses ; elle évoque des émaux, des majoliques ; son dessin est d'une ampleur rarement égalée.

Ajoutons que ce sont MM. Duran fils qui, en l'absence de leur père, ont pris l'initiative d'organiser cette exhibition remarquable, pour laquelle les locaux ont été fraîchement décorés. Nous les en félicitons très sincèrement, car nous constatons qu'ils ont tenu à ne pas faire mentir le proverbe : Race oblige !

**Louis Cardon.**


## PETITES EXPOSITIONS

Deux expositions, l'une comprenant les œuvres récentes de Paul Gauguin, l'autre organisée chez Le Barc de Boutteville par les peintres impressionnistes et symbolistes, se sont ouvertes hier.

Le nom de Paul Gauguin, ignoré encore de nombre de Parisiens, est cependant fort connu, surtout depuis deux ans, dans le monde où l'on s'intéresse aux choses de l'art. Le peintre qui le porte s'est, il y a quelque temps, révélé comme un curieux caractère et un esprit original, et la réunion d'œuvres qu'il met aujourd'hui sous les yeux du public dans les galeries Durand-Ruel montre que son art est loin d'être sans vigueur.

Paul Gauguin, amoureux des atmosphères lumineuses et vibrantes et las des banalités dont il avait autour de lui le spectacle, s'est embarqué il y a deux ans pour de très lointaines contrées. Il désirait à la fois remplir ses yeux des beautés d'une nature luxuriante et nouvelle et puiser dans le trésor de traditions demeurées mystérieuses à l'Europe, des inspirations à la fois poétiques et puissantes.

Gauguin s'était fixé à Tahiti. C'est du pays de la petite Rarahu qu'il a rapporté l'œuvre exposée. Dans les cinquante toiles réunies là, l'artiste se montre sûr de lui, en possession d'un sens synthétique parfait et d'une facture très nettement personnelle. Le tableau intitulé *Su Orana Maria (Ave Maria)*, particulièrement, permet de classer Gauguin au nombre de nos peintres les meilleurs et les plus originaux. Il nous suffira de le signaler à l'attention des esprits éclairés et que le parti-pris n'égare point.

A l'exposition des peintres impressionnistes et symbolistes, en revanche, rien de bien nouveau ni de bien puissant ne nous est montré. Incontestablement il y a parmi les exposants des personnalités intéressantes, mais aucune encore ne mérite les honneurs d'une critique sérieuse.

On nous saura donc gré de ne retenir ici que quelques noms : ceux de MM. Maurice Denis, Anquetin, Pierre Bonnard, Sérusier, Lacombe et Jules Chéret. — A.

Leur aspect mystérieux, hostile et fruste, isolait de l'ambiance les œuvres de M. Paul Gauguin, peintre et sculpteur, aux expositions impressionistes de 1880, 81 82 et 86; maints détails de facture, et ce fait qu'il taillait dans le bois ses bas-reliefs et les coloriait marquaient bien une tendance à l'archaïsme; la forme de ses vases de grès témoignait d'un goût exotique: tous caractères qui atteignaient leur degré de saturation dans ses folies récentes.

Félix Fénéon

L'initiateur incontestable de ce mouvement artistique — peut-être, un jour, pourra-t-on dire de cette renaissance — fut Paul Gauguin.

A la fois peintre, sculpteur sur bois, ornemaniste, céramiste, il a, un des premiers, explicitement affirmé la nécessité de la simplification des modes expressifs, la légitimité de la recherche d'effets autres que les effets de la servile imitation des matérialistes, le droit, pour l'artiste, de se préoccuper du spirituel et de l'intangible. Son œuvre picturale, bien connue, est déjà considérable. Elle est empreinte d'une philosophie profonde et hautement idéaliste, exprimée par des moyens élémentaires qui ont particulièrement perturbé le public et la critique. C'est, on pourrait presque dire, du Platon plastiquement interprété par un sauvage de génie. Il y a, en effet, du sauvage, dans Gauguin, du primitif, de l'Indien qui, d'instinct, sculpte en l'ébène, des rêves étranges et merveilleux, bien plus troublants que les banales rêvasseries des maîtres patentés de nos académies!... Et c'est sans doute par une vague conscience de cela qu'il s'est décidé à partir loin de nos laides civilisations, à s'exiler dans ces lointaines et prestigieuses îles encore impolluées par les usines européennes, dans cette vierge nature de la barbare et splendide Tahiti — d'où il rapportera, il faut l'affirmer, de nouvelles œuvres superbes et bizarres, telles que n'en peut plus concevoir la cervelle anémiée et sénile d'un Arya contemporain.

# PRÉFACE

## Par OCTAVE MIRBEAU

J'apprends que M. Paul Gauguin va partir pour Tahiti. Son intention est de vivre là, plusieurs années, seul, d'y construire sa hutte, d'y retravailler à neuf à des choses qui le hantent. Le cas d'un homme fuyant la civilisation, recherchant volontairement l'oubli et le silence, pour mieux se sentir, pour mieux écouter les voix intérieures, qui s'étouffent au bruit de nos passions et de nos disputent, m'a paru curieux et touchant. M. Paul Gauguin est un artiste très exceptionnel, très troublant, qui ne se manifeste guère au public et que, par conséquent, le public connaît peu. Je m'étais bien des fois promis de parler de lui. Hélas! je ne sais pourquoi, il me semble que l'on n'a plus le temps de rien. Et puis, j'ai peut-être reculé devant la difficulté d'une telle tâche et la crainte de mal parler d'un homme pour qui je professe une haute et tout à fait particulière estime. Fixer en notes brèves et rapides la signification de l'art si compliqué et si primitif, si

clair et si obscur, si barbare et si raffiné de Gauguin, n'est-ce point chose irréalisable, je veux dire au-dessus de mes forces? Pour faire comprendre un tel homme et une telle œuvre, il faudrait des développements que m'interdit la parcimonieuse exigence d'une chronique. Cependant, je crois qu'en indiquant, tout d'abord, les attaches intellectuelles de M. Gauguin, et en résumant, par quelques traits caractéristiques, sa vie étrange et tourmentée, l'œuvre s'éclaire, elle-même, d'une vive lumière.

***

M. Paul Gauguin est né de parents, sinon très riches, du moins qui connurent l'aisance et la douceur de vivre. Son père collaborait au *National*, d'Armand Marrast, avec Thiers et Degouve-Denunques. Il mourut en mer, en 1852, au cours d'un voyage au Pérou, qui fut, je crois bien un exil. Il a laissé le souvenir d'une âme forte et d'uue intelligence haute. Sa mère, née au Pérou, était la fille de Flora Tristan, de cette belle ardente, énergique Flora Tristan, auteur de beaucoup de livres de socialisme et d'art, et qui prit une part si active dans le mouvement des phalanstériens. Je sais d'elle un livre: *Promenades dans Londres*, où se trouvent d'amirables, de généreux élans de pitié. M. Paul Gauguin eut donc, dès le berceau, l'exemple de ces deux forces morales où se forment et se trempent les esprits supérieurs:

En attendant, se lève en lui un être nouveau. La révélation en est presque soudaine. Toutes les circonstances de sa naissance, de ses voyages, de ses souvenirs, de sa vie actuelle, amalgamées et fondues l'une dans l'autre, déterminent une explosion de ses facultés artistes, d'autant plus forte qu'elle a été plus retardée et lente à se produire. La passion l'envahit, s'accroît, le dévore. Tout le temps que lui laissent libre ses travaux professionnels, il l'emploie à peindre. Il peint avec rage. L'art devient sa préoccupation unique. Il s'attarde au Louvre, consulte les maîtres contemporains. Son instinct le mène aux artistes métaphysiques, aux grands dompteurs de la ligne, aux grands synthétistes de la forme. Il se passionne pour Puvis de Chavannes, Degas, Manet, Monet, Césanne, les Japonais, connus à cette époque de quelques privilégiés seulement. Chose curieuse et qui s'explique par un emballement de jeunesse et, mieux, par l'inexpérience d'un métier qui le rend mal habile à l'expression rêvée, en dépit de ses admirations intellectuelles, de ses prédilections esthétiques, ses premiers essais sont naturalistes. Il s'efforce de s'affranchir de cette tare, car il sent vivement que le naturalisme est la suppression de l'art, comme il est la négation de la poésie, que la source de toute émotion, de toute beauté, de toute

vie, n'est pas à la surface des êtres et des choses, et qu'elle réside dans les profondeurs où n'atteint plus le crochet des nocturnes chiffonniers.

Mais comment faire ? Comment se recueillir ? Il est, à chaque minute, arrêté dans ses élans. La Bourse est là qui le réclame. On ne peut suivre, en même temps, un rêve et le cours de la rente, s'émerveiller à d'idéales visions, pour retomber, aussitôt, de toute la hauteur d'un ciel, dans l'enfer des liquidations de quinzaine et des reports. M. Gauguin n'hésite plus. Il abandonne la Bourse, qui lui faisait facile la vie matérielle, et il se consacre, tout entier, à la peinture, malgré la menace des lendemains pénibles et les incertitudes probables des lendemains. Années de luttes sans merci, d'efforts terribles, de désespérances et d'ivresses, tour à tour. De cette période difficile, où l'artiste se cherche, date une série de paysages qui furent exposés, je crois, rue Laffitte, chez les Impressionnistes. Déjà s'affirme, malgré des réminiscences inévitables, un talent de peintre supérieur, talent vigoureux, volontaire, presque farouche, et charmant avec cela, et sensitif, parce qu'il est très compréhensif de la lumière et de l'idéal qu'elle donne aux objets. Déjà ses toiles, trop pleines de détails encore, montrent, dans leur ordonnance, un goût décoratif tout particulier, goût que M. Gauguin a, depuis, poussé jusqu'à la perfection, dans ses tableaux récents, ses



poteries d'un style si étrange, et ses bois sculptés, d'un art si frissonnant.

En dépit de son apparente robustesse morale, M. Gauguin est une nature inquiète, tourmentée d'infini. Jamais satisfait de ce qu'il a réalisé, il va, cherchant, toujours, un au-delà. Il sent qu'il n'a pas donné de lui tout ce qu'il en peut donner. Des choses confuses s'agitent en son âme; des aspirations vagues et puissantes tendent son esprit vers des voies plus abstraites, des formes d'expressions plus hermétiques. Et sa pensée se reporte au pays de lumière et de mystère, qu'il a jadis traversés. Il lui semble qu'il y a là, endormis, inviolés, des éléments d'art nouveaux, et conformes à son rêve. Puis c'est la solitude, dont il a tant besoin; c'est la paix, et c'est le silence, où il s'écoutera mieux, où il se sentira vivre, davantage. Il part pour la Martinique. Il y reste deux ans, ramené par la maladie; une fièvre jaune dont il a failli mourir, et dont il est des mois et des mois à guérir. Mais il a rapporté une suite d'éblouissantes et sévères toiles, où il a conquis, enfin, toute sa personnalité, et qui marquent un progrès énorme, un acheminement rapide vers l'art espéré. Les formes ne s'y montrent plus seulement dans leur extérieure apparence; elles révèlent l'état d'esprit de celui qui les a comprises et exprimées ainsi. Il y a, dans ces sous bois, aux végétations, aux flores monstreuses, aux formidables coulées de soleil, un mystère presque

religieux, une abondance sacrée d'Eden. Et le dessin s'est assoupli, amplifié : il ne dit plus que les choses essentielles, la pensée. Le rêve le conduit, dans la majesté des contours, à la synthèse spirituelle, à l'expression éloquente et profonde. Désormais, M. Gauguin est maître de lui. Sa main est devenue l'esclave, l'instrument docile et fidèle de son cerveau. Il va pouvoir réaliser l'œuvre tant cherchée.

OEuvre étrangement cérébrale, passionante, inégale encore, mais jusque dans ses inégalités poignante et superbe. OEuvre douloureuse car, pour la comprendre, pour en ressentir le choc, il faut avoi · soi-même connu la douleur, — et l'ironie de la douleur, qui est le seuil du mystère. Parfois, elle s'élève jusqu'à la hauteur d'un mystique acte de foi ; parfois elle s'effare et grimace daus les ténèbres du doute. Et, toujours, émane d'elle l'amer et violent arôme des poisons de la chair. Il y a dans cette œuvre un mélange inquiètant et savoureux de splendeur barbare, de lithurgie catholique, de rêverie hindoue, d'imagerie gothique, de symbolisme obscur et subtil ; il y a des réalités âpres et des vols éperdus de poésie par où M. Gauguin crée un art absolument personnel, et tout nouveau ; art de peintre et de poète, d'apôtre et de démon, et qui angoisse.

Dans la campagne toute jaune, d'un jaune agonisant, en haut du coteau breton qu'une fin d'automne tristement jaunit, en plein ciel, un calvaire s'élève,



un calvaire de bois mal équarri, pourri, disjoint, qui étend dans l'air ses bras gauchis. Le Christ, telle une divinité papoue, sommairement taillé dans un tronc d'arbre, par un artiste local, le Christ piteux et barbare, est peinturluré de jaune. Au pied du calvaire, des paysannes se sont agenouillées. Indifférentes, le corps affaissé pesamment sur la terre, elles sont venues là parce que c'est la coutume de venir là, un jour de Pardon. Mais leurs yeux et leurs lèvres sont vides de prières. Elles n'ont pas une pensée, pas un regard pour l'image de Celui qui mourut de les aimer. Déjà, enjambant des haies, et fuyant sous les pommiers rouges, d'autres paysannes se hâtent vers leur bauge, heureuses d'avoir fini leurs dévotions. Et la mélancolie de ce Christ de bois est indicible. Sa tête a d'affreuses tristesses ; sa chair maigre a comme des regrets de la torture ancienne, et il semble se dire, en voyant à ses pieds cette humanité misérable et qui ne comprend pas : « Et pourtant, si mon martyre avait été inutile ?

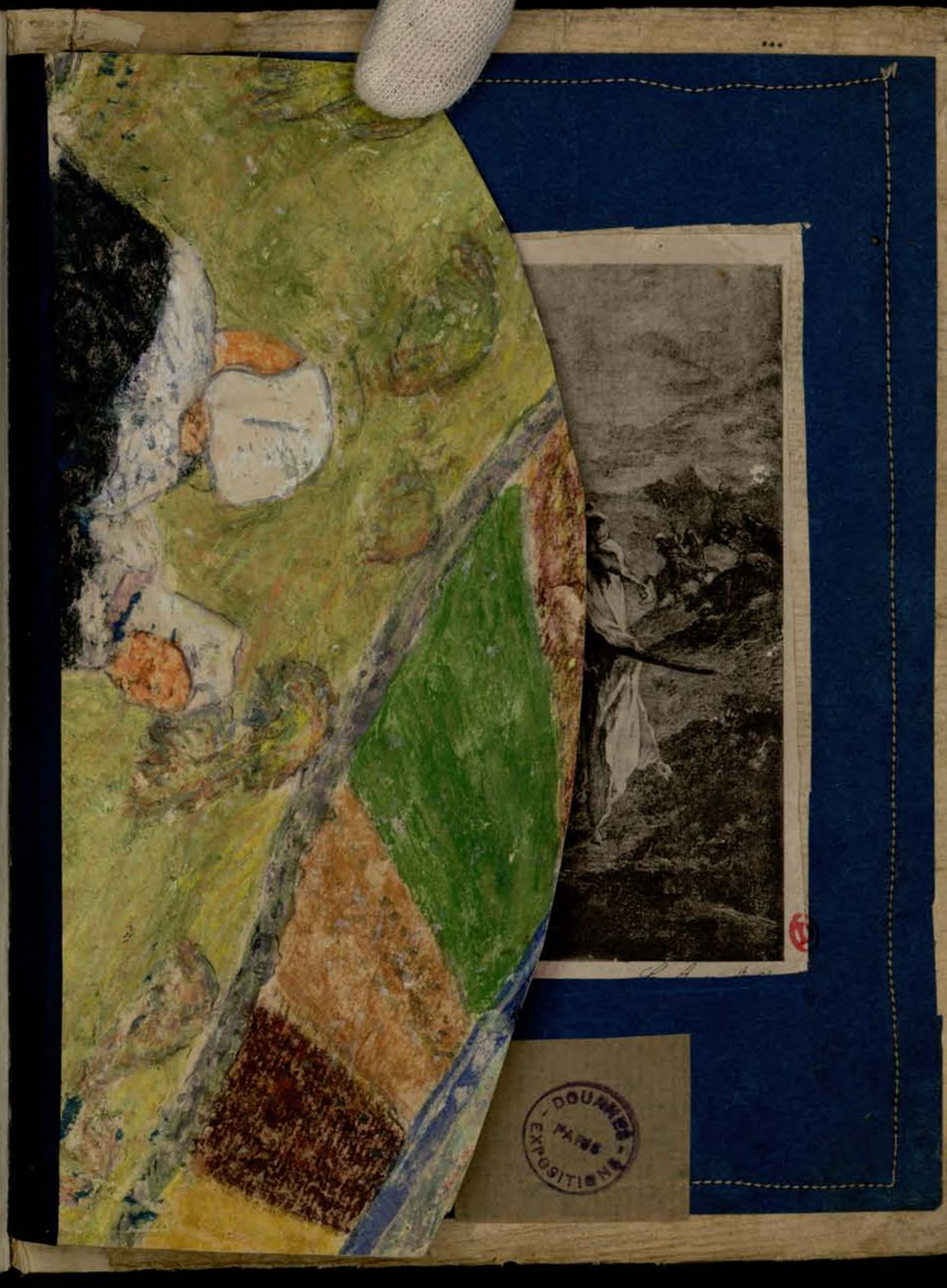
Telle est l'œuvre qui commence la série des toiles symboliques de M. Gauguin. Je ne puis malheureusement pas m'étendre davantage sur cet art qui me plairait tant à étudier dans ses différentes expressions : la sculpture, la céramique, la peinture. Mais j'espère que cette brève description suffira à révéler l'état d'esprit si spécial de cet artiste, aux hautes visées, aux nobles vouloirs.

***

Il semble que M. Gauguin, parvenu à cette hauteur de pensée, à cette largeur de style, devrait acquérir une sérénité, une tranquillité d'esprit, du repos. Mais non. Le rêve ne se repose jamais dans cet ardent cerveau; il grandit et s'exalte à mesure qu'il se formule davantage. Et voilà que la nostalgie lui revient de ces pays où s'égrenèrent ses premiers songes. Il voudrait revivre, solitaire, quelques années, parmi les choses qu'il a laissées de lui, là-bas. Ici, peu de tortures lui furent épargnées; et les grands chagrins l'ont accablé. Il a perdu un ami tendrement aimé, tendrement admiré, ce pauvre Vincent Van Gogh, un des plus magnifiques tempéraments de peintre, une des plus belles âmes d'artiste en qui se confia notre espoir. Et puis la vie a des exigences implacables. Le même bsoin de silence, de recueillement, de solitude absolue, qui l'avait poussé à la Martinique, le pousse, cette fois, plus loin encore, à Tahiti, où la nature s'adapte mieux à son rêve, où il espère que l'Océan Pacifique aura pour lui des caresses plus tendres, un viel et sûr amour d'ancêtre retrouvé.

Ou qu'il aille, M. Paul Gauguin peut être assuré que notre piété l'accompagnera.

(Extrait de l'*Écho de Paris* du 16 Février).



DOUMET
PARIS
EXPOSITIONS

DOUMENC
PARIS
EXPOSITIONS